

Francine Burnonville (dir.) : *Les femmes sont-elles allées trop loin? De la citoyenneté au pouvoir politique*

Évelyne Tardiff

Volume 6, numéro 2, 1993

Enjeux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057760ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057760ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tardiff, É. (1993). Compte rendu de [Francine Burnonville (dir.) : *Les femmes sont-elles allées trop loin? De la citoyenneté au pouvoir politique*]. *Recherches féministes*, 6(2), 184–185. <https://doi.org/10.7202/057760ar>

Burnonville, Francine. *Les femmes sont-elles allées trop loin? De la citoyenneté au pouvoir politique.* Montréal, Le Jour, éditeur, 1992, 269 p.

L'auteure, Francine Burnonville, dit chercher à comprendre le questionnement suivant : pourquoi les femmes occupent-elles si peu de place dans le champ du pouvoir politique et pourquoi restent-elles majoritairement attachées à l'univers domestique ? (p. 7 et 8)

Pour ce faire, elle propose une lecture socio-historique de la participation des femmes aux grands luttes sociales et des stratégies des hommes pour les remettre à leur place (p. 8). Les trois « conjonctures » retenues, développées du chapitre quatre au chapitre sept, sont : la Révolution française de 1789, le Mouvement ouvrier de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, mai 68 et le féminisme radical. Pour l'auteure, ces « conjonctures » illustrent la mobilisation politique des femmes pour « accéder à de nouvelles places et acquérir de nouveaux droits » (p. 9). Mais elles témoignent également de la résistance des hommes à accorder la citoyenneté aux femmes, à leur reconnaître un droit égal à l'emploi et des conditions de travail satisfaisantes et à accepter qu'elles accèdent à « certains lieux d'exercice du pouvoir » (p. 81).

L'analyse de Francine Burnonville porte sur la France et le Québec parce que, nous signale-t-elle, « ma culture sociologique est plutôt française, mais aussi en raison de mes expériences militantes au sein du mouvement féministe en France et au Québec à partir de 1968 » (p. 9).

Cet aspect « comparatif » déroute, d'autant plus que la première « conjoncture » retenue : la Révolution française de 1789 en France, ne permet pas à l'auteure de parler du Québec. À propos des deux autres périodes, l'illustration lui permet de dire que, mis à part le fait que les Québécoises « sont qualitativement et quantitativement dans une situation moins avantageuse que les Françaises, les stratégies des femmes pour entrer dans la sphère du travail salarié et celles qu'utiliseraient les instances patriarcales et capitalistes dominantes pour les empêcher d'y entrer ... ne sont pas radicalement différentes » (p. 128). Un constat identique est fait vis-à-vis du mouvement féministe des années « soixante-dix » en France et au Québec, en dépit, selon l'auteure, de certaines « particularités locales » influençant les luttes, la formation des groupes et les enjeux (p. 174).

Cette analyse, développée dans les chapitres quatre à sept, est précédée d'un « balisage » théorique que l'auteure juge « indispensable » pour comprendre l'inscription des femmes dans le champ politique » (p. 77). Tout en exprimant certaines réticences au sujet de l'utilisation de la conceptualisation de Pierre Bourdieu, l'auteure, qui considère néanmoins que « le sexe dans les parenthèses bourdieusiennes n'est certainement pas fortuit » (p. 49), va retenir le concept d'*habitus* développé par Bourdieu pour prendre en compte la division sexuelle du travail dans la sphère domestique comme dans la sphère de la production marchande, la féminité comme produit de la socialisation sexuée et sexiste ainsi que des conditions matérielles spécifiques dans lesquelles vivent les femmes et l'état des rapports entre les différents groupes sociaux (p. 77).

Engagé dans une perspective théorique dont la pertinence ne paraîtra pas nécessairement évidente, le livre se termine sur une note plutôt pessimiste quant à l'égalité des hommes et des femmes en France et au Québec.

En effet, si « de la citoyenneté au pouvoir politique » (p. 237), les femmes se sont constituées « en force politique » (p. 211), on assiste depuis le début des années 1980, dira l'auteure, « à un repli vers " la chaleur du foyer ", foyer " gardé ", on le sait, principalement par les femmes » (p. 244). D'où le questionnement ambigu du livre : Les femmes sont-elles allées trop loin? Il n'est pas évident, par contre, que l'auteure ait beaucoup éclairé son public avec la réponse qu'elle propose.

Évelyne Tardy
Directrice du centre de recherches féministes
Université du Québec à Montréal

N. Guberman, J. Leblanc, F. David et J. Belleau, L'R des centres de femmes du Québec : Un mal invisible. L'isolement social des femmes. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1993, 200 p.

Ce livre traite de la question de l'isolement social des femmes. Comme le soulignent les auteures, ce sujet n'a rien de spectaculaire mais cache des réalités complexes et quotidiennes vécues par des milliers de femmes.

Sur le plan théorique, les auteures retiennent les notions de Robert Weiss concernant l'isolement, à savoir qu'il existe deux types d'isolement, soit émotionnel et social, et que chacun mène à la solitude. Elles adhèrent au fait que l'isolement n'est pas seulement un phénomène individuel ou conjoncturel mais qu'il émane de l'interaction de facteurs sociaux et personnels qui entraînent une plus grande exclusion du domaine public. La recherche présentée dans ce livre reconnaît la dimension sociale et structurelle de l'isolement. C'est à partir de ce cadre théorique que les auteures analysent les données recueillies lors des entrevues.

En effet, ce qui fait l'originalité du livre est d'avoir donné la parole aux femmes. C'est à partir de leurs témoignages que les auteures cernent la nature de l'isolement social, en dégagent les causes et les conséquences sur la vie des femmes et identifient des solutions tant individuelles que collectives pour sortir de cette exclusion totale ou partielle de la sphère du public. Les auteures ont privilégié une méthode qualitative basée sur une quarantaine d'entrevues en profondeur.

Les femmes interrogées proviennent de divers milieux: urbain, semi-urbain et rural et de régions éloignées. Elles sont de tous âges et vivent toutes sortes de situations familiales. La majorité est sans emploi rémunéré. De plus, ces femmes ont toutes fréquenté un centre de femmes dans les deux années précédant l'enquête.

La méthode a permis aux auteures de cerner le « vécu » des femmes, ce que signifie et représente pour elles la réalité de leur isolement social. Afin de compléter leurs informations, elles ont organisé trois tables rondes portant respectivement sur l'isolement des femmes handicapées et malades, celui des lesbiennes, et enfin celui des femmes immigrantes et de couleur.